

Catalogage avant publication de Bibliothèque et  
Archives Canada

Vedette principale au titre:

Le Québec en 2025 : visions de la jeune génération  
(Jeune plume)  
ISBN: 2-922976-07-6

1. Écrits de jeunes Québécois. 2. Québec (Province) -  
Romans, nouvelles, etc. 3. Québec (Province) - Poésie.  
4. Littérature québécoise - 21<sup>e</sup> siècle. I. Arbic, Élyse.  
II. Collection: Jeune plume (Rosemère, Québec).

Direction de l'édition: Claudie Bugnon  
Couverture et mise en pages: Christine Mather  
Correction d'épreuves: Bernard Brun, Isabelle Harrison

Joey Cornu Éditeur inc.  
277, boul. Labelle, C-200, Rosemère (Québec) J7A 2H3  
Tél.: 450-621-2265 • Téléc.: 450-965-6689  
Courriel: joeycornu@qc.aira.com  
Site Web: www.joeycornu.com

© 2004, Joey Cornu Éditeur inc.

Hormis la citation de courts extraits à titre d'exemples,  
les droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation  
du présent ouvrage sont interdits, sous quelque forme que  
ce soit, sans l'autorisation écrite préalable de l'éditeur.

Dépôt légal, 2005 :  
Bibliothèque nationale du Québec  
Bibliothèque nationale du Canada

# Le Québec en 2025

## Visions de la jeune génération

JOEY CORNU  
É D I T E U R

## Table des œuvres

- essai • nouvelle
- œuvre hybride • poésie

L'âge de raison .....(n).....10 <i>Mélanie Bourgelas</i>	Homo consummatus .....(p).....72 <i>Nicolas Aubé-Lanctôt</i>
Azurose .....(n).....16 <i>Guillaume Bouchard Labonté</i>	Liberté, né en cage .....(n).....78 <i>Tanya Fischer</i>
Élizabeth et le futur, mélange mélancolique! .....(n).....23 <i>Élyse Arbic</i>	Florence .....(n).....85 <i>Marie-Hélène Haeck</i>
La nation alitée .....(p).....32 <i>Nicolas Gendron</i>	Mon Québec chéri .....(p).....93 <i>Sabrina Dutremble</i>
C'est l'histoire de Léa .....(n).....38 <i>Valérie Blanchet-Guillot</i>	La grande conversation .....(oh).....95 <i>Francis Latour</i>
La folie des hommes .....(p).....44 <i>Marie-Ève Bélanger Pleau</i>	Une vision d'authenticité .....(e).....110 <i>Marie-Geneviève Gravel</i>
Les catacombes de glace .....(oh).....46 <i>Laurence Cormier</i>	Lettre d'octobre .....(oh).....115 <i>Valériane Champagne Saint-Arnaud</i>
Un rêve devenu réalité .....(n).....48 <i>Justine Dion Raymond</i>	Sport extrême .....(n).....123 <i>Antoine Joie</i>
L'air de mon pays .....(p).....55 <i>Marie-Joëlle Carbonneau</i>	Esquisse et couleurs du kébec dans tant de temps ou esquiché entre douleurs le kébek tant et tant .....(oh).....134 <i>Christian Guay-Poliquin</i>
Un grand jour .....(e).....58 <i>Alexis Gagné-LeBrun</i>	Mon pays à l'éternel hiver .....(p).....145 <i>Myriam Joannette</i>
Un jour, éventuellement, peut-être... .....(e).....66 <i>Julie Charette</i>	

## Avant-propos

Not' Québec will still exist .....	(n).....	149
<i>Pierre-André Poupart</i>		
Morose et américain .....	(n).....	155
<i>Marie-Michèle Laplace-Vallières</i>		
Vingt ans, c'est vite passé... ..	(p).....	165
<i>Francis St-Onge</i>		
Entre l'enfer et le paradis .....	(n).....	169
<i>Cynthia Audet</i>		
Une nouvelle vie .....	(n).....	186
<i>Roxanne Plamondon</i>		
Cauchemar .....	(p).....	193
<i>Stéphanie Grégoire</i>		
Noëls d'hier et d'aujourd'hui .....	(oh).....	195
<i>Magali Beauchamp Raby</i>		
En rose et en noir .....	(p).....	201
<i>Josée Laflamme</i>		
La fête de l'indépendance .....	(oh).....	203
<i>Kseniya Veretelnik</i>		
Le Québec sauvé in extremis .....	(n).....	209
<i>Samuel St-Denis Lisée</i>		
Je vois... ..	(p).....	218
<i>Myriam St-Denis Lisée</i>		

Si on vous demandait de vous projeter dans l'avenir, de réfléchir et d'écrire le Québec de 2025, qu'écririez-vous?

Ce défi, une trentaine de jeunes de 14 à 25 ans, de tous les coins du Québec, l'ont relevé. Le recueil de nouvelles, de poèmes, d'essais ou d'œuvres diverses qui vous est ici présenté est une fenêtre exceptionnelle sur les préoccupations, les ambitions et les espoirs des jeunes femmes et des jeunes hommes du Québec. Ils expriment, exposent, racontent ou décrivent, sans ambages, leur vision du Québec de demain, le Québec de 2025.

En parcourant les textes de Valériane, d'Alexis, de Myriam, de Marie-Joëlle, de Pierre-André et de tous les autres, vous trouverez l'expression d'une jeune génération confiante en elle-même, en quête d'un monde toujours meilleur, plus juste, une jeunesse en quête d'un Québec prospère, déterminé, conscient de son destin comme nation et prêt à assumer sa pleine souveraineté.

Le Québec a beaucoup changé au cours des 40 dernières années. Il a connu des transformations structurelles, économiques, sociales et culturelles profondes et une progression accélérée. Les gens de ma génération ont ainsi été mis en contact avec cette fameuse Révolution tranquille, les années de Jean Lesage et du « Maître chez nous ». Les pas franchis par notre nation à cette période ont été déterminants. Le Québec est entré dans sa modernité. Et le modèle québécois est né.

La société québécoise a alors rompu avec le conservatisme et a choisi de développer un modèle d'affirmation qui lui est propre. La nationalisation de l'hydroélectricité, la présence accrue de francophones dans les lieux de décisions, un nouveau code du travail, la déconfectionnalisation des syndicats, la mise en place de la Société générale de financement, de la Caisse de dépôt et placement, de la Régie des rentes du Québec, la création d'un appareil d'État moderne et la mise sur pied du ministère de l'Éducation ont signifié que le Québec mettait les bouchées doubles pour rattraper son retard par rapport aux autres États du monde.

Cette époque a permis au Québec de se donner les outils nécessaires à son essor. La Révolution tranquille est l'histoire de la réussite d'un mode de relations original entre l'État et les Québécoises et les Québécois. Elle l'est d'autant plus qu'elle portait également les aspirations nationales du peuple québécois.

Pour plusieurs, comme pour les jeunes auteurs de ce recueil, ce Québec décrit plus haut, ils l'ont connu par l'entremise de leurs parents, de leurs grands-parents et des livres d'histoire. Mais comme dit l'adage, pour savoir où l'on va, il faut savoir d'où on vient. La société dans laquelle nous vivons aujourd'hui est empreinte de nouveaux défis comme, notamment, le vieillissement de la population, la conciliation famille-travail, le développement durable, la compétition internationale de plus en plus féroce, la diversité culturelle et la mondialisation.

Que sera le Québec de 2025? À quoi ressemblera-t-il? Quel visage aura-t-il? Comment aura-t-il répondu à ces nouveaux impératifs? Dans un monde où les changements de tous ordres se produisent à la vitesse grand V et que le temps se découpe en nanosecondes, se pencher maintenant et penser l'avenir de sa nation dénote de l'engagement et une profonde conviction dans la volonté d'agir de la jeune génération pour bâtir avec succès le Québec de demain.

Nous avons tous, jeunes et moins jeunes, le devoir de préparer les années à venir et de concevoir le développement proche et lointain de notre société. Nous avons la responsabilité de faire des choix et de poser les jalons du Québec que nous voulons édifier et consolider.

Les jeunes Québécoises et les jeunes Québécois, comme j'ai pu le constater à la lecture de ce recueil ou par la rencontre de milliers d'entre eux au cours de la dernière année, ont, comme moi, le goût du Québec, celui d'aujourd'hui et celui de 2025. Ils ont la détermination de faire du Québec une société progressiste et égalitaire, créatrice et répartitrice de la richesse, équitable et propre. Ils ont le goût, comme moi, d'un Québec ouvert sur le monde et souverain.

Bernard Landry  
Chef du Parti québécois

# L'âge de raison

Par Mélanie Bourgelas

16 ans (St-Jean-sur-Richelieu)

*« J'écris depuis que j'ai neuf ans et j'ai à mon actif trois romans et un nombre incalculable de nouvelles que j'espère un jour publier. Je vous présente, dans cette nouvelle de science-fiction, Maxym, une petite fille de sept ans qui se rend un matin à l'école. À travers ses pensées et ses yeux, vous vous rendrez compte de la misère dans laquelle la stupidité humaine aura (peut-être) plongé le monde. Mais Maxym est comme moi, elle veut vivre d'espoir. »*

Le soleil se leva, inondant de lumière le paysage dévasté. Une petite fleur achevait son agonie entre deux plaques d'asphalte. Les rares oiseaux encore en état de le faire se mirent à louer de leur chant, qui n'avait plus rien de mélodieux, la beauté de ce matin de printemps. En fait, beauté était un bien grand mot lorsqu'on songeait au décor désolant dans lequel se jouait la vie de plus de sept millions de personnes, et qui s'offrait sans honte ni pudeur à quiconque se risquait à jeter un regard par la fenêtre. Ce que l'on pouvait apercevoir et qui s'étendait à perte de vue n'était que jungle d'asphalte.

Montréal surprenait tant par sa laideur que par sa pauvreté. Les rares édifices à n'avoir pas été

démolis par les bombardements se dressaient, miteux et délabrés, contre une toile de fond obscure. C'est dans l'un de ces immeubles blindés que s'éveilla Maxym, une petite fille âgée d'à peine sept ans. Elle s'étira doucement et se leva sans faire de bruit, pour ne pas réveiller les trois enfants qui partageaient sinon son sommeil, son lit. Elle s'habilla, démêla ses longs cheveux blonds et jeta un coup d'œil dans la glace. Ce qu'elle vit la rassura un peu. Tout était en ordre, rien ne sortait de l'ordinaire dans son apparence. Bref, rien n'attirait l'attention sur elle, si ce n'était la brûlure qui la défigurait sur le côté droit du visage. Mais bon, elle n'allait pas s'en faire avec ça, la plupart de ses camarades de classe en arboraient de semblables depuis l'incendie criminel qui avait ravagé le centre d'éducation le mois précédent.

Doucement, toujours en silence, elle vérifia si les fenêtres de la chambre étaient fermées bien hermétiquement, puis, à gestes lents et mesurés, elle enfila ses gants de latex et prit son masque-filtre. Juste avant de sortir de la pièce, elle s'assura que ses frères et sa sœur ne dormaient pas d'un sommeil sans retour. Tout semblait normal, et elle descendit à la cuisine d'un pas engourdi qu'elle aurait voulu plus assuré.

Comme tout le monde, elle craignait les événements possibles de la journée, car, étant donné le fragile équilibre entre la paix et la guerre maintenu depuis moins d'une semaine, tout pouvait éclater encore. Maxym prépara son petit déjeuner en tentant d'éviter de penser à ce qui l'attendait dehors.

Elle ignorait totalement que, à deux portes de

chez elle, une mère était en train de mourir d'un virus, laissant deux jeunes enfants seuls au monde. Elle ne savait pas que c'était la cupidité humaine, le désir toujours grandissant de dépasser l'autre qui avait mené à cette apocalypse prématurée. L'enfant n'avait aucune idée du «génie» humain qui avait conduit à cette pollution, une contamination telle qu'on ne pouvait plus laisser les fenêtres ouvertes, ni sortir sans masque, sous peine de mourir par asphyxie. Et tandis qu'elle beurrerait ses toasts en chantonnant une comptine, elle restait dans l'ignorance des véritables motivations qui avaient provoqué le massacre.

Elle était née dans cette société blessée, titubante.

Tout ce qu'elle savait, tout ce qui lui importait en ce matin de mai de 2025, c'était que sa mère était morte la veille d'une maladie grave, qu'on aurait pu soigner si les médecins avaient reçu les subventions plutôt acheminées à l'armement du Québec pour la troisième Grande Guerre. Tout le poids de la famille reposait désormais sur ses épaules, son père étant porté disparu depuis quatre jours. L'enfant devait à tout prix garder ses frères et sa sœur en vie, tout en continuant d'aller au centre d'éducation, pour pouvoir travailler un jour.

Autrefois, on disait que sept ans, c'était l'âge de raison. Était-ce un hasard si la mère de Maxym avait attendu que celle-ci ait atteint cet âge avant de se laisser mourir à petit feu? Nul ne le saurait jamais. Toujours est-il que, le cœur gros, l'enfant se prépara un repas pour le midi et laissa une note à sa petite

sœur lui indiquant les tâches à effectuer avant son retour. Puis, toujours au ralenti, elle plaça son masque sur son nez et sa bouche, et sortit.

Le spectacle de la rue qui s'éveillait dégageait toujours quelque chose de dégoûtant. Il n'y avait rien de beau dans le paysage qui s'offrait à Maxym tous les matins. Même les fentes dans les trottoirs respiraient la misère. Le monde allait mal, et même une enfant de sept ans pouvait le comprendre, peut-être même mieux que la plupart des adultes responsables de ce cataclysme. L'enfant, comme d'habitude, marchait vite, sans regarder autour d'elle. Elle en avait assez de voir le même tableau tous les jours.

La petite fille aurait donné n'importe quoi pour pouvoir connaître le monde que sa grand-mère lui avait raconté, celui de son enfance. La vieille femme était morte depuis deux ou trois ans à présent, mais ses paroles résonnaient encore dans les oreilles de Maxym. Elle aurait tant voulu voir ces ciels bleus piquetés de nuages, depuis longtemps déjà remplacés par des ciels gris fer, contempler ces champs dorés et ces forêts verdoyantes que l'on avait rasés pour bâtir des usines.

Comme il devait être bon, autrefois, de sortir de la maison sans avoir à porter de masque, de se rouler dans l'étrange tapis vert que sa grand-mère lui avait décrit comme étant de l'herbe. Bon de ne pas craindre pour sa vie chaque jour que Dieu faisait, de ne pas se demander constamment dans quel état seraient les siens à son retour.

L'enfant, avec une maturité que l'on n'aurait pas

soupçonnée chez une fillette, trouvait tout cela bien injuste. Elle, elle était née dans un monde déséquilibré, en pleine guerre. Pourquoi n'avait-elle pas eu le droit, elle aussi, de connaître le Québec que sa grand-mère avait chéri? Pourquoi n'avait-elle pas pu se promener à loisir dans les rues du vieux Montréal, que son aïeule lui avait dépeintes dans leur splendeur d'autrefois? Elle avait beau connaître les événements qui avaient engendré la situation actuelle, elle n'en trouvait pas moins cette réalité dégradante.

Les guerres bactériologiques que se livraient les humains depuis une dizaine d'années avaient détruit toute forme de végétation, à tel point qu'on avait dû produire artificiellement de l'oxygène que l'on relâchait périodiquement dans l'atmosphère. Ensuite, la course au territoire avait commencé, les autres provinces canadiennes voulant détruire le Québec sous prétexte qu'il avait un jour manifesté le désir de devenir lui-même un pays. En fait, le racisme et la peur des différences avaient pris une ampleur telle que l'ensemble du Canada voyait d'un mauvais œil le fait d'abriter encore et toujours une province francophone. Puis, tout avait éclaté.

Peu avant la naissance de Maxym, les États-Unis avaient décidé de prêter main-forte aux provinces anglophones. Bien sûr, cette décision avait choqué plusieurs autres pays, et tout ce qui n'était qu'une dispute nationale au départ avait dégénéré en troisième Guerre Mondiale. Le Québec et ses francophones avaient été vaincus.

On avait forcé les habitants à apprendre l'anglais

et interdit l'usage de la langue française. Tout ce qui faisait que le monde était monde s'était effondré, plongeant la terre entière dans un chaos indescriptible. Et c'était au cours de cette époque monstrueuse que Maxym était née, enfant de la douleur et de la guerre. Elle n'avait jamais connu la beauté, jamais vu de toute son existence le plus petit coin de verdure. On lui avait parlé de la paix, mais elle ignorait totalement ce que c'était de vivre sans la guerre qui faisait rage.

Enfin, l'école était en vue. La fillette entra dans la cour et s'aperçut avec horreur que la maternelle voisine du centre d'éducation avait été détruite. Retenant péniblement ses larmes, elle entra néanmoins dans le bâtiment encore debout et se rendit à sa classe, toujours sans regarder autour d'elle. D'ailleurs, quel enfant aurait voulu voir les traces plus que visibles de violence que portaient les enseignants?

Toutefois, ce fut avec un sourire à peine masqué que la petite Maxym s'assit à sa place, contente d'être là. En entendant sangloter, elle se tourna et vit sa meilleure amie qui pleurait, dépassée par les événements. Alors, Maxym serra son amie dans ses bras et lui murmura quatre mots que l'enseignante entendit et retransmit par l'entremise des médias à toute l'humanité. Quatre mots qui permirent au monde entier de s'accrocher à la vie :

« Ça ira mieux demain. »



# Azurose

Par **Guillaume Bouchard Labonté**

17 ans (Saint-Christophe d'Arthabaska)

*« J'ai fait mes débuts en écriture lors de la rédaction de mon premier roman " Le dernier diadème ", il y a de cela déjà trois ans, et que j'espère un jour publier... J'en suis à mon troisième roman. Azurose est une nouvelle peut-être légèrement hermétique, mais elle lance un message clair aux habitants du Québec, qui sont aussi citoyens du monde. C'est un chuchotement à l'oreille du géant qui dort, si l'on veut. »*

J'avais toujours été convaincu de voir ce jour, mais je résistais à l'imaginer. Maintenant qu'il se pointait, irréel, j'avais peine à y croire. Une aube rose, tiède et humide. La radio jouait du piano. Comme si les gens n'avaient plus rien à dire, comme si tous avaient décidé de se taire en une seule nuit. La neige tombait, léger saupoudrement chutant avec grâce et douceur. De la poudre de diamant rose en averse. Et ces érables qui se balançaient lentement, poussés par la musique du vent d'ouest, semblaient saluer la nuit, au rythme d'un souffle glacial. Les bouleaux s'inclinaient sous le poids de la neige qui recouvrait, tel un lourd manteau, les branches et le tronc de ces arbres déjà blancs. Au printemps, ils se relèveraient.

L'hiver n'avait jamais été aussi beau. Il s'était bien pointé quelques fois durant les dix dernières années; il effleurait la terre l'espace de quelques semaines, une ou deux, puis retournait à ses pâturages de glace, au nord. On avait connu plusieurs saisons froides, comme le citadin les aime; brunes, grises, humides. Car le citadin adorait sacrifier la beauté et la liberté pour préserver sa sécurité et son confort douillet, dont il profitait sans remords. Un confort qu'il a soudainement quitté, comme cela, un soir de semaine, un soir de hockey. Mais le matin qui vint après, je me souviens, fut silencieux. Le chant des oiseaux, la brise du vent, les klaxons, lointains comme des fantômes. Mais pas un mot. C'était étrange, car on nous avait dénoué la gorge, délié la langue, et d'autres sons que des cris difformes et étouffés nous étaient enfin permis. Le citadin pouvait entendre. La voix de la terre percerait le béton et le métal.

J'étais plus jeune de nombreuses neiges. Le monde nous était promis. Mais un monde sans avenir, un monde abîmé, sans espoir de se redresser, un monde condamné, brisé par le centenaire de la machine, avec un peuple affamé là-bas, décadent ici, assoiffé partout. Que nos ancêtres s'étaient appliqués à détruire, avec leurs outils d'obsidienne, qui nous avaient mis en main les pics et les marteaux. Comme eux, nous avons refusé, un temps, de brandir leur manche sale d'huile et de rouille. Puis, en les regardant, gisant au sol, nous avons été pris de mélancolie. Comme ils étaient beaux, comme ils étaient... riches nos pères et

nos mères! Nous avons frappé le roc et le sang. À notre tour. De plus belle. Jusqu'à ce que le monument centenaire s'écroule.

À quel moment tout a-t-il a basculé? C'est difficile à dire. Il y a eu des morts, il y a eu une vengeance. Il y a eu des bombes sur des ruines. Des guerres. Nous n'étions pas impliqués. J'étais encore jeune. Le soleil se faisait plus brûlant avec le temps. Mais personne ne s'en souciait réellement. Car du sol que nous fouillions émanait une chaleur bien plus importante.

Qui a lancé la tonne d'huile sur le brasier? C'était un vieillard du sud, sur son cheval. Avec lui ses barils de pétrole raffiné, un sous chaque bras, et entre les dents son cigare. Son destrier, fier, arrogant, a péri dans les flammes. Quant au cavalier, son appétit pour le tabac l'a tué, stupidement. C'était bien avant que la neige ne tombe pour tout éteindre. En attendant, le citadin a serré les mâchoires et continué de taper furieusement sur notre mère la Terre.

C'était la guerre. Une guerre totale, qui ne pardonne pas. Un conflit planétaire. Il n'y avait pas de camps, je me souviens, c'était bien avant l'hiver, chacun guerroyait pour son propre compte, convaincu de connaître la vraie voie, la voie divine, repoussante de fanatisme.



C'était aux alentours de 2015. J'avais quoi... vingt-cinq ans? J'étais tout frais émoulu de l'univer-

sité, avec un doctorat en poche. Je possédais cette flamme qui fait d'ailleurs écrire et parler. On se moquait parfois de moi quand je mettais le poing sur la table, au bout d'une phrase, mais je finissais toujours par obtenir ce dont j'avais besoin.

Je ne suis pas resté longtemps à l'université après l'obtention de mon diplôme. Je crois qu'une engueulade avec un membre du département a été la cause de mon départ. Sur une question stupide, en outre. Je déteste les capitalistes payés par l'État. C'est étrange, je n'ai pas l'habitude de me quereller avec mes collègues de travail; mais cette fois-là, j'avais vraiment l'impression d'être le seul crapaud dans une mare où pataugeaient des oies criardes. Les élections approchaient et la victoire semblait déjà acquise du côté des néolibéraux. Un troisième mandat de fausses promesses, de compressions, d'engorgement dans les hôpitaux, de chômage, de centrales thermiques et de coupes à blanc. Hormis la forêt, il y avait aussi le peuple que l'on saignait à blanc. Un peuple qui disait oui au rouge. Du sado-masochisme aveugle.

J'ai bu mon amertume ce soir-là dans une taverne plus fréquentée que je ne l'aurais souhaité. J'aurais voulu me saouler, mais la présence d'agitateurs m'empêchait de siroter ma boisson Émeraude en paix. Ils étaient cinq ou six, habillés de complets bleus, très jeunes; ils étaient perchés sur une table et, chacun leur tour, déblayaient la mémoire des auditeurs. Tout d'abord, j'essayai de ne pas y porter attention. Mais les applaudissements me forcèrent à sortir de ma torpeur. Si j'avais su que des orateurs

improvisés allaient troubler le calme de la taverne...

Découragé, je renonçai à mon verre et me retournai sur ma chaise pour écouter. Au même moment, un homme à peine plus jeune que moi monta salir la table de ses empreintes de souliers. « Depuis trop longtemps déjà on se moque de nous. Le Canada anglais, les États-Unis et la Grande-Bretagne cherchent à nous entraîner dans une guerre qui n'est pas la nôtre et dans laquelle le Québec, son peuple francophone et ses communautés allophones risquent de perdre un grand nombre de vies humaines. Voter néolibéral, c'est voter pour le machinisme, pour la continuité de la manipulation, pour l'industrie de la guerre. Nous sommes un asile de paix, et jamais nous ne nous permettrons de suivre les grandes puissances dans ce conflit meurtrier! » Le jeune homme fut ovationné. Je remarquai, plusieurs secondes plus tard, que j'avais suivi la foule par un élan inconscient de nationalisme. Mes mains, l'une contre l'autre, battaient la mesure.

Cette vague de conflits internationaux avait commencé au début du siècle. Il y avait eu... attendez que je me rappelle... le Kosovo, puis l'Afghanistan, puis l'Irak... Je ne me souviens plus très bien des images, j'étais jeune et désintéressé.

Quand le vieillard à cheval s'est embourbé entre le Tigre et l'Euphrate, il a dû laisser les groupes religieux instaurer leur propre gouvernement. Et le pays a de nouveau sombré dans la terreur, une terreur glaciale, sous la surveillance de l'œil cruel, surmonté d'un sourcil non moins haineux de

l'Ayatollah. L'Iran avait subi presque le même sort. D'une main, on lui avait d'abord proposé de l'aide, quelques millions, en souhaitant qu'il la refuse. C'était le lendemain d'un terrible tremblement de terre. Peu importe, à cette époque je m'en foutais. De l'autre main, on l'avait bombardé l'année d'après. Des frappes chirurgicales qui n'avaient tué que des civils. Le Canada avait emboîté le pas, cette fois, sous la menace d'un nouveau conflit autour du bois d'œuvre. Avec le sort de l'Iran entre les mains de Washington, plus rien ne semblait pouvoir résister aux assauts de la démocratie américaine. La Corée y passa tout entière. Le Sud occupé, le Nord conquis. C'était trois ans avant l'année des élections. Avant que la Chine ne s'en mêle.

Elle n'avait pas participé à l'offensive en Corée. La Chine s'était contentée de regarder la scène de loin, avec méfiance. Puis les Américains multiplièrent les bavures. On s'accusa mutuellement, puis la Chine occupa la Corée à son tour. C'est comme ça que la guerre avait commencé, quelques mois avant les élections et le balayage certain par les néolibéraux. Les premiers mutilés sont arrivés à Montréal dans cette foulée. Aveugles, irradiés, amputés. Je les ai vus à la télé, ils hurlaient. Les Américains les auraient accueillis en héros. Nous les avons regardés passer silencieusement, frémissant au moindre de leur cri.

Je n'écoutais plus le débat, mon verre restait là, et je pensais à tout cela, dégoûté que la solution à tous nos problèmes soit si stupidement simple. Il est vrai que quand on désire ne pas aller à la guerre, la seule

façon de ne pas s'y faire tuer est de ne pas y aller.

Décider. Ça fait souvent mal. On n'avait pas décidé depuis deux cent cinquante ans.

La nuit des élections, je regardais un annonceur vieillissant annoncer les résultats. Il esquissa un sourire, puis reprit son air de neutralité. «Bleu majoritaire». On n'irait plus à la guerre.

Le lendemain, une aube rose, tiède. La radio jouait du piano. Comme si les gens n'avaient plus rien à dire, comme si tous avaient décidé de se taire en une seule nuit. La neige tombait, léger saupoudrement chutant avec grâce et douceur. De la poudre de diamant rose en averse. Les sapins criaient sous un vent du sud, ils dégelèrent délicatement en vue d'un printemps émeraude. Je me souviens, oui, c'était du Chopin.

Du Chopin...

Comment aurais-je pu l'oublier?



# Élizabeth et le futur, mélange mélancolique!

Par Élyse Arbic

20 ans (Vaudreuil-Dorion)

*« L'écriture me permet d'exprimer mes émotions et d'oublier les problèmes... J'aime exploiter cette richesse importante qu'est l'imaginaire. »*

Allongée dans un carré d'herbe, je laisse glisser une tige de préle sur ma peau tout en observant les nuages qui se bercent dans le vent du ciel. J'ai vécu ici depuis toujours : quarante ans dans le même Québec. Je ne devrais pas dire «le même», puisque des changements, il y en a eu; j'aurais voulu que notre société se rende compte du malheur dans lequel elle s'est enfoncée, mais ce n'est pas le cas.

Le petit être qui germe en moi décide qu'il est temps que je me lève, que je quitte enfin ma rêverie et me replonge dans l'étrange réalité du Québec de 2025. Mes reins brûlent, et je marche avec difficulté dans la rue.

Marcher m'a toujours permis de m'abandonner aux souvenirs et d'oublier le décor trop «futuriste» à mon goût. Les maisons hautes de quatre étages défilent, toutes pareilles avec leurs fenêtres qui captent l'énergie solaire. Personne n'est dehors, chacun profitant des bienfaits de l'air climatisé. Les seules familles visibles sont les lignées de sept automobiles

semblables à de gros scarabées qui peuplent plusieurs entrées pavées. Chaque automobile arbore une couleur différente, une pour chaque jour de la semaine. Comme si on avait besoin d'impressionner le voisinage!

Ma famille et moi, nous nous contentons d'un camion magenta à quinze places. Chez moi, on est aussi moins maniaque de l'entretien du gazon. L'herbe pousse librement, tout comme les champignons multiples qui accueillent des légions d'insectes. Les autres jardiniers, bien intentionnés, la noient d'herbicides et d'insecticides. Mais en présence des autres toxiques dans l'air, le plus souvent, le gazon réagit en perdant sa chlorophylle. Un gazon presque blanc, ce qui ne nous change pas beaucoup de l'hiver.

Cela me fait penser que je n'ai parlé à personne depuis le temps des fêtes. J'aurais bien aimé voir une amie et lui raconter ce que je ressens pour cette petite fleur qui grandit en moi, mais à notre époque, plus personne ne prend le temps de se fréquenter. On ne se parle plus. On doit se parler par l'intermédiaire d'ordinateurs pas plus gros que des boutons à quatre trous. Je me fais la réflexion qu'on a tout miniaturisé depuis le comprimé de Tylenol. Pour se parler, rien de plus simple: on n'a qu'à extraire le petit bouton de sa poche et à engager la conversation avec l'autre même s'il se trouve à un mètre.

Les conversations sont brèves, le plus souvent dénuées d'intérêt. Je me rappelle une fois, j'ai utilisé mon bouton à quatre trous pour appeler mon garçon de quinze ans et lui dire: «William, c'est l'heure de

manger.» Pas drôle de parler à un bouton, surtout quand il ne répond pas.

Mais il y a pire: que dire des gens qui surveillent tout ce que vous faites. Il y a deux ans, des installateurs sont venus chez nous disposer des caméras microscopiques dans toutes les pièces, même dans la salle de bains. Pas le droit de protester! Je me rappelle, quand j'avais vingt ans, je trouvais la télé-réalité à la fois amusante et stupide. Les adeptes de ces émissions étaient perçus comme des voyeurs. Mais qui aurait cru que Loft Story deviendrait House Story? C'est simple, il n'y a plus que la télé-réalité depuis que notre vie est servie à tous. Un soir, alors que ma famille et moi allions au centre-ville, j'ai remarqué un écran de trente mètres de haut, trônant au milieu d'un amas de panneaux publicitaires. Sur l'écran, on pouvait admirer le garçon de ma meilleure amie en train de se laver. Une semaine après, une centaine d'écrans avaient poussé un peu partout, comme une forêt.

Révoltée de me rendre compte que, maintenant, notre vie à nous aussi était étalée devant tous, je suis sortie de notre camion magenta en courant. Mon mari a crié: «Élizabeth! Ça ne sert à rien!» J'avais décidé d'escalader un écran géant, mais j'en fus bien incapable. Deux ans plus tard, House Story est toujours aussi attirant et, chaque jour, la population ne manque pas l'occasion de savourer chaque petite tranche de vie des différentes familles de notre ville. Pas étonnant que l'on ne veuille plus se voir en personne.

Une contraction m'assaille. Je m'assois sur le

trottoir et respire, attendant que la secousse sismique passe. Et là, soudainement, j'ai très faim. Je n'ai qu'une envie : aller au restaurant. Je rejoins mon mari qui acquiesce à ma demande. Au restaurant, des individus de corpulence démesurée se massent devant un distributeur de ketchup et de moutarde. Ils garnissent d'énormes hamburgers dégoulinants. Mon mari et moi devons attendre une bonne heure avant de pouvoir garnir les nôtres. Tout à coup, sans s'excuser ni se justifier, une femme nous dépasse. Il est vrai qu'aujourd'hui peu de gens respectent la priorité. On dirait que l'abondance et la surconsommation leur ont fait oublier le gros bon sens. Si ma grand-mère pouvait voir le nombre d'objets inutiles qui sont inventés chaque semaine, elle en aurait la nausée. De l'arrosoir à neige jusqu'à la lampe qui fait bronzer les plantes, en passant par les sucettes glacées au pâté chinois (au moins, c'est un goût de tradition), tout existe. Et j'avoue que j'en ai aussi chez moi.

Quand nous réussissons enfin à garnir nos hamburgers, nous présentons notre plateau chauffant à un écran automatisé parlant et nous payons avec une carte à micropuces. Je regrette presque le papier monnaie et les concierges; eux, ce sont des appareils à balais-vadrouilles-tampons qui les ont remplacés et qui nettoient tout à grand bruit. Bruyants comme tous ces gens de toutes les races, mangeant des hamburgers au curry ou aux fèves germées. J'admets cependant que je goûte avec intérêt aux hamburgers de toutes sortes de cultures.

Par contre, on ne peut pas manger dans un restaurant pour bavarder tranquillement. Non! Dans mon secteur, plus de cent cinquante paradis américains de la graisse ont été bâtis en moins de cinq ans. Tous bruyants. Ici un dinosaure vert agitant la main, là-bas un superhéros qui tient un plateau rempli de sandwiches gargantuesques. On peut les voir à des kilomètres à la ronde.

Épuisés d'avoir attendu et affamés, nous pouvons enfin manger, mais il nous faut engloutir notre repas, car un compteur calcule les minutes. Lorsque le temps est écoulé, la table émet un gros « BOING » qui recommence de plus belle selon le nombre de clients en attente. Si ma grand-mère entendait tous ces « BOING » agressants, elle trouverait cela pathétique. Des « BOING » toutes les minutes, c'est pire que la musique endiablée des discothèques. Je regrette aussi les discothèques.

Notre « BOING » retentit au bout des dix minutes allouées et nous partons enfin, presque soulagés de fuir l'horrible décoration faite de formes géométriques en relief sur les murs et de grosses fleurs en plastique suspendues au plafond. Je sens mon estomac engorgé d'avoir mangé trop vite. Maudit « BOING »!

Nous décidons de marcher un peu pour digérer, faire passer toute cette graisse. Je voudrais éviter de devenir grosse au contraire de toutes ces femmes qui suivent la mode, qui s'habillent dans des vêtements amples en espérant les remplir, et qui répètent sans cesse: « Je suis trop mince, il faut que j'engraisse. »

Dire que lorsque j'étais jeune, on disait : « Je suis trop grosse, il faut que je maigrisse. »

On me dévisage, non pas parce que je suis enceinte, mais parce que je suis trop mince dans un paysage de femmes et d'hommes gros. Il faut dire que les hommes ne se soucient vraiment plus de leur apparence; ils ne se rasent plus et se laissent pousser les cheveux pour les teindre de couleurs fantaisistes. Une façon pour les adultes, sans doute, de se rapprocher de leurs jeunes en faisant les mêmes choses qu'eux.

Tellement de choses ont changé en vingt ans! Les relations amoureuses, par exemple. Les hommes choisissent pour la plupart au moins quatre femmes de différentes catégories d'âge. L'homme fidèle à une épouse n'existe plus, et je me rends bien compte que je fais partie des exceptions. D'ailleurs, un grand nombre d'hommes ont décidé de fréquenter aussi d'autres hommes. Un mégacentre de relations homosexuelles a été construit, et c'est le rendez-vous d'hommes, de femmes et d'adolescents qui souhaitent discuter avec des gens de même orientation.

Depuis la création de ce centre, ils se sentent mieux intégrés dans la société, mieux écoutés. De toute façon, il y a longtemps que les couples homosexuels s'affichent et ça ne dérange plus personne. Ils peuvent se marier légalement, avoir des enfants grâce à divers moyens. Depuis qu'ils ont des enfants et des droits égaux, ils ont abandonné les défilés de la fierté gaie.



Le lendemain, d'importantes contractions m'amènent à l'hôpital. Les services de santé, ce n'est pas génial. Finie la chambre privée; les corridors sont bondés de milliers de patients cancéreux, diabétiques, cardiaques, mourants ou blessés qui ne demandent qu'une chose, être soignés. Mais c'est plutôt rare d'avoir le privilège de rencontrer un médecin, de sorte que l'on doit presque deviner nous-mêmes de quoi on souffre. Des moules corporels en mousse, petits, moyens et grands, sont installés en rangée au mur, munis d'ordinateurs ultrasophistiqués.

Je dois pironner un mot, grossesse dans mon cas, et me tenir debout dans le moule. Mais je plains ceux qui se sentent un problème au cœur. L'ordinateur sort « crise cardiaque », « angine », « souffle au cœur », « mal de cœur », et le patient choisit son diagnostic. Si on a une bonne réponse – et on se demande sur quoi repose l'analyse – l'ordinateur lance « Bravo! » et éjecte une petite boîte de pilules. Pour les accouchements, c'est une tout autre histoire. Oh non, de nos jours, il ne faut surtout pas tomber malade sans savoir de quoi l'on souffre.

J'attends mon tour, tenant mon ventre à deux mains pour ne pas qu'il s'affaisse. Les bébés! J'en ai eu quatre et, chaque fois, ce fut un chemin de croix. Pourquoi? Parce qu'on ne veut plus d'enfants, voilà pourquoi. La baisse de la natalité, c'est un problème sérieux, mais la surpopulation et l'endettement aussi. Plus personne ne veut des enfants; c'est trop dur, trop plate, trop long, trop cher. On s'est collé à la norme

internationale: un enfant par famille!

Si j'avais voulu un garçon, j'aurais mangé des pissenlits, et si j'avais voulu une fille, j'aurais plutôt consommé des champignons et des pamplemousses, tout ça accompagné d'un cocktail de pilules et de traitements génétiques. Mais j'ai préféré me faire une surprise.

Quand je me présente «Élizabeth, mère de quatre enfants », on me lance: « Ben voyons, ça doit coûter cher, c'est bien mieux juste un! » Pendant que ces pensées me traversent l'esprit, une voix de robot m'appelle. Je me couche sur une civière et les douleurs me font hurler à m'époumoner. C'est mon cinquième accouchement, mais ça fait toujours aussi mal. Y'a des choses qui ne changent pas.

Alors, on vient m'épargner de ces douleurs atroces par des moyens mixtes. L'infirmière (hé, oui! pour les accouchements, il en reste quelques-unes) me fait une injection épidurale, mais je suis incapable de me calmer et l'enfant ne sort pas. Elle m'offre alors de fumer un énorme joint médical et la délivrance se fait sans que je m'en rende compte. Je ris et j'ai du plaisir, mais je déteste cette technique. La légalisation du pot a permis de le servir à toutes les sauces, même durant les accouchements.

Je n'ai pas remarqué que l'on m'avait enlevé mon bébé, mais tout à coup un gros robot-nounou se pointe avec ma fille toute neuve, habillée et prête à sortir dans le monde. Au suivant!

Je quitte l'hôpital à peine deux heures après mon arrivée, ma fille dans les bras, suivie de mon mari.



Assise sur le balcon, j'allaite mon enfant. Elle dort après avoir savouré le lait maternel, une des dernières choses naturelles qu'il me reste. Je regarde mes quatre enfants assis dans le gazon qui jouent à un vieux jeu de société que j'ai conservé de ma jeunesse: Clue. Je trouve que mes enfants sont bien élevés, contrairement à leurs amis, car l'éducation en a pris un coup depuis mon propre passage à l'école. Peu d'enfants finissent leurs études, mais il faut dire que l'apprentissage à la maison, par Internet, n'est pas aussi humain. Quand l'activité scolaire prend trop de place, les jeunes s'éclipsent des foyers et reviennent aux petites heures. Les miens ne font pas ça, heureusement. Ils ont les cheveux mauves, roses et orangés, mais ils vivent encore au rythme des années où j'ai été élevée et dont je leur parle souvent.

Oui, vraiment, je regrette 2005.



# La nation alitée

Par Nicolas Gendron

18 ans (Trois-Rivières)

*« Je suis un amoureux des mots et de la langue française, un être qui aime la vie et qui tâche d'en profiter chaque seconde qui passe. Depuis nombre d'années, je me passionne pour la culture et les arts... et je me nourris à profusion de littérature, de cinéma, de théâtre, d'improvisation et de télévision. Je désire ardemment devenir comédien pour garder bien au chaud mon cœur d'enfant qui bat la mesure de mes rêves. Dans ce texte, j'ai voulu rendre hommage à ces artistes et artisans qui ont façonné la culture québécoise par leurs idées et leurs idéaux. Puissiez-vous les reconnaître à leur juste valeur, à travers mes humbles images poétiques. Ils sont plus de 150 à traverser ces lignes, tels des phares transcendant notre nuit collective. »*

Dans la gravelle et mille airs enneigés  
Le Québec dort au fond du puits  
Dès lors sa chère voisine Antonine  
S'amuse à jouer du maillet

Du bois, des rochers et des champs  
Des jardins, des rives et du mont  
Le grand écho hennit tout bas  
La voix n'atteint pas la fontaine

Au bord du havre de la berge  
La fleur éclot d'un bout charmeur  
L'ozone s'est mise à tout faucher  
Et le fog lia la mare, l'eau

Là, l'onde appelle en agitant  
Un drapeau blanc le roi des ombres  
On sut tôt que le richard arriva  
En bombardier X-13-101

Telle une belle boîte à surprises  
Et quelle surprise que ce gascon  
Le séraphin, survenant de nulle part  
Était venu prôner la liberté

Du buisson, oh, des marais peut-être  
Le beau, le sage et le *melin*  
L'heureux parent de nos peurs bleues  
N'est nul autre qu'un petit meunier

L'œil vif et la barbe au menton  
La tulipe à la boutonnière  
Un brin d'amour au fond de l'âme  
Un brassard en guise de faiblesse

Il nous rassure d'un ton léger  
L'*angloisse* laisse place à la joie  
Du charme il en tire le mieux  
La langue y rend toute sa grâce

Et si vous nous berniez?  
Et si vous nous frappiez?  
Et si vous nous forciez?  
Calmes, lançons à son visage

Je ne veux pas le faire trembler  
Le peuple, je veux l'éveiller  
Lui ôter l'épine du pied  
Lui faire voir la *raëlité*

Tout gars qui se respecte respecte la chapelle  
De Rome, nous ne recevons plus aucune nouvelle  
Le page, le clerc et même l'évêque tombent du toit  
Oui, ça bourre, go! Ça bourre ein peu, ça bourre à ça!

Et vous pelletiez des nuages  
La pelle à dos et le fer lent  
Un fort tintamarre incessant  
Brouillait les cartes telle l'oiselle

La roue chemine, ô ligne imaginaire  
Un très lourd *falardeau* sur les épaules  
Le peuple rit aux pellicules  
Du plexiglas robotisé

Pilons sur notre orgueil bafoué  
Il est encore temps de sauver  
Tous ces gains par le gris mal dirigés  
Par ces tristes belles-sœurs abandonnés

Les vies ne servent plus à rien  
Qu'un beau lieu ou qu'un beau chemin  
À la croisée d'un grand carrefour  
Nier ne fait que rendre plus sourd

Ferrons la jeunesse au pays  
Avant qu'elle ne parte en Albany  
Que vienne le cavalier, aidé de mercenaires  
Pour boucher tous les drains, villes neuves de l'oubli

C'est l'ail, la rose et le jasmin  
Ce sont les *boys* et le lièvre  
Qui nous ramèneront la vigne aux champs  
Qui nous transporteront du cep aux cimes

Et si Paris zozote souverainement  
Si brille notre karma, heureusement  
Nous ne mettrons plus la *chaurette* devant les bœufs  
Et cesserons d'être les beaux dindons de la farce

Dans une orgie rare, pleine de couleurs  
Des paillettes resplendiront de chaleur  
Nous y implanterons un castel de bonheur  
Le gel y nacrera les murs de son odeur

Une tête pleine de poux ne peut pas réfléchir  
Même une tête d'aigle devrait s'en départir  
Mon mot rancit tous les trous d'eau de l'avenir  
Si je le lance en l'air, dans la mire on s'en tire

À la traverse du temps, on manque souvent de bol, duc  
Une filiale trop individualiste  
Qui règne en *tit-coq* chez toi *pis* chez nous  
Tels les Germains, nous bat à plate *cousture*

Une fois l'an, drilles et clowns s'amuseraient ensemble  
L'âme circonstancielle pleine de soleil, ça, y'a pas d'doute  
Mais les vents ne leur seraient que très peu *favreaurables*  
Quand n'y aura-t-il plus de guerre, que de l'art, quand?

C'est l'évidence même que, seul, il est plat mon don  
Car le Québec n'avancera qu'une fois uni  
Si on lance tôt les colombes, en signe d'harmonie  
Si nous sommes du côté de l'espoir, de la vie

Et Léo narre la nation alitée  
Dans le calendrier julien de l'existence  
À l'aurore, un enfant martyr voit la lumière  
Qu'il ne voyait même pas dans son abri, hier

Dis, on pourrait peut-être visiter l'ange et l'île  
Avant de prendre un thé, Rio qui nous attend  
Charles boit tous les jours, de grandes lampées de gin  
En regardant pousser le *millette* au printemps

La pointe de tarte sur le coin d'une table  
Rue Angrignon déferlent les passions  
Un blanc char est devenu cramoisi  
Et bercés sont les songes d'un peuple bien endormi

Et Léo narre la nation alitée  
Dans le lit vert de nos folles espérances  
Si l'on veut voir notre reflet dans le miroir  
On n'a qu'à se tenir debout des heures durant  
Face au vent, face au froid, face aux courants  
Juste debout.



Pour acheter le livre et continuer la lecture,  
visitez la boutique de Joey Cornu à  
<[www.joeycornu.com/Boutique/ecommerce/livres.php?>](http://www.joeycornu.com/Boutique/ecommerce/livres.php?>)